

L'héritage de la chouette de Chris Marker
« La tragédie ou l'illusion de la mort » (épisode 12)
(1989 – 26')

Remarque : cette transcription est destinée à aider à la compréhension et l'étude de l'œuvre de Chris Marker. Elle ne peut être éditée sans le consentement de l'auteur du film. De plus, elle comporte un certain nombre de fautes de grammaire ou d'orthographe, mais aussi d'identification de lieux ou de personnes, que le lecteur aura soin de corriger par lui-même.

[titre] « 12 / TRAGÉDIE / ou / l'Illusion de la Mort »

VOF – Dans les ruelles du *Golden Gay*, à Shinjuku, juin 1987. Comme on nous accusera sûrement d'avoir encore provoqué ces rencontres entre Grecs et Japonais, autant montrer tout de suite qu'ils n'avaient pas besoin de nous pour se rencontrer.

Japonaise dans le bar « La Jetée » [transcription des sous-titres] – La première Grèce que j'ai vue dans les années 50 était surtout touristique. Puis la Grèce m'est devenue proche grâce à Théo Angelopoulos, grâce au *Voyage des comédiens*.

Théo Angelopoulos – J'ai fait le *Voyage des comédiens* et c'est calqué là-dessus, sur le mythe des Atrides.

Japonaise dans le bar « La Jetée » [transcription des sous-titres] – Naturellement, - comment dirais-je ? – pour le travail scolaire j'avais lu les récits des Atrides. Mais Electre, Egisthe... l'autre, là... Oreste, Clytemnestre, ces personnages « classiques » ont acquis une réalité. Bien sûr, dans le film, ils ne sont pas nommés... Mais les Atrides, pour la première fois, me sont devenus familiers lorsque j'ai vu le film *Le Voyage des comédiens*.

Théo Angelopoulos – Mais là, c'était un règlement de comptes, c'est-à-dire essayer de ramener le mythe, pas pour le baisser, pas pour l'anéantir, mais le rendre quotidien, une histoire qui pouvait se passer... parmi les gens qui vivaient autour de nous et le mythe cessait d'être mythe, c'est-à-dire quelque chose de déifié, d'incroyable, intouchable, de... de tout ça. Mais devenir histoire.

Dimitri Delis – En Grèce, il y a une mentalité, par exemple, ils disent : « Voilà ! Ce monsieur là, c'est un... c'est un enfant digne du nom grec. Il est allé à l'étranger, il a fait des études là-bas, sans un sou, il rencontré une nana, il l'a logé, il l'a nourri, maintenant il revient au pays et il se marie avec une fille du pays. Alors, comme il a fait Jason, après avoir... après s'être servi, donc, de Médée, il est revenu à Athènes, il s'est marié avec la fille... il l'a laissée pour se marier avec la fille du roi de Corinthe et Médée tue les enfants pour prendre vengeance contre lui.

Théo Angelopoulos – Quand j'étais au Japon, ce qui m'a étonné c'est en suivant, par exemple, les théâtres japonais, Kabuki et Nô, c'était le rythme et... ça me rappelait beaucoup, énormément, les rythmes, aussi, de la tragédie antique... Le cinéma, depuis, a détruit ces rythmes en imposant un rythme cinématographique, mais originellement je pense que le

cinéma devait aussi fonctionner en plan séquence. Avec des bobines de 600m, pas de 300m, de 900m, ou prendre la totalité des rythmes qui existent à l'intérieur d'une scène.

[extraits de *Médée* de Yukio Ninagawa qui entrecouperont tout le long l'épisode]

Iannis Xenakis – Y a un cousinage... Ah ! Non ! Du point de vue sens, je ne pense pas. Peut-être dans l'extrême antiquité de l'espèce humaine. Mais, la musique japonaise, le théâtre Nô, même le Kabuki, ont une parenté qui, à mon avis, une parenté très très grande avec certainement le drame antique. Je ne peux pas le démontrer, mais je suis sûr qu'on peut trouver des correspondances entre les deux.

Théo Angelopoulos – Je serais pas étonné de voir, par exemple, une représentation, comme tu disais tout à l'heure, une représentation de la tragédie par des Japonais qui soit plus proche... à ce qui pouvait être la tragédie, la représentation de la tragédie antique, que la représentation par les Grecs.

Vassilis Vassilikos – Et quand nous avons vu la *Médée* des Japonais, là aussi, nous avons eu le sentiment que vraiment il doit avoir un peuple aussi ancien que nous pour comprendre les textes de notre antiquité... [extrait] Moi aussi, quand j'ai vu cette *Médée*, j'ai compris ce qu'aurait pu être la *Médée* d'alors.

Cornélius Castoriadis – J'avais tout le temps des livres publiés par des savantissimes professeurs, intitulés la tragédie grecque. Or, la tragédie grecque, c'est un objet inexistant. Il y a pas quelque chose qui soit la tragédie grecque. Il n'y a de la tragédie qu'à Athènes, et il y a de la tragédie à Athènes parce que Athènes est une cité démocratique, et la tragédie est une institution qui fonctionne, joue un rôle tout à fait fondamental dans la démocratie, parce que la tragédie rappelle constamment l'*ubris*. C'est ça la leçon essentielle de la tragédie. Bon ! On parlait de la tragédie grecque, c'est ne rien comprendre, parce que du théâtre, y a eu partout. Y a un merveilleux théâtre japonais. Y a un merveilleux théâtre chinois... Le théâtre indien est fantastique. À Bali, il y a des représentations de théâtre antique, c'est pas les Grecs qui ont inventé le théâtre. C'est un mensonge. Mais les Grecs ont créé la tragédie qui est tout à fait autre chose, n'est-ce pas !

Elia Kazan [transcription des sous-titres] – Quand l'un a raison et l'autre tort, c'est le mélodrame, pas le drame ; si les deux ont raison, la tragédie.

Giulia Sissa – Le chœur reconnaît, toujours dans les tragédies, cette sorte de... deux raisons relatives qui ont très souvent les personnages qui s'affrontent et... raison relative au-delà de laquelle ils entrent dans l'excès qui va les perdre et qui produit un conflit impossible à résoudre autrement que par la mort. Et cela vaut pour *Médée*, cela vaut pour... pour l'histoire des Atrides, et pour Clytemnestre, Oreste et toute cette terrible famille, où en effet... en effet, il y a différents droits qui se font... qui se font face et... et où, c'est vrai, comme le dit Aristote, dans la tragédie, il ne peut pas y avoir quelqu'un de vraiment mauvais, qui a un mauvais sort selon une sorte de parfaite et très simple logique de cause-effet, de... mérite, d'une certaine façon, parce qu'il n'y aurait pas de tragédie. Et la tragédie est justement l'impact de droits différents, contradictoires les uns avec les autres, et... droits à l'intérieur desquels les individus, les sujets vont jusqu'à un certain point où ils peuvent aller, puis à un moment donné, ils sont aveuglés et ils vont trop loin.

Jean-Pierre Vernant [visite guidée d'une classe, Lyon, 1987] – On dit que les Grecs, hein, c'étaient des gens qui étaient, comme ça, très rationnels, qu'ils ont toujours admiré ce qui était mesuré, le bon sens, le sang froid, la capacité de se maîtriser, et en même temps, dans leur religion, il y a quelque chose de très important qui est le dionysisme, qui est ce dieu-là, qui est le dieu non plus de la raison et du bon sens, mais qui est le dieu de la folie. Non pas n'importe quelle folie, ce sont des types qui se mettent à faire toutes sortes de... qui déraillent, c'est le dieu d'un délire, parce qu'ils sont possédés par le dieu, le dieu vient en eux, les possède... **Un élève** – Un médium. **Jean-Pierre Vernant** – Médium, voilà ! Ils entrent dans ce qu'on appelle la transe. Ils font les fous, ils gambadent, mais ils font un peu l'envers de ce qu'on fait dans la vie ordinaire, dans la vie quotidienne. Dionysos, c'est une façon de ce dépayser du quotidien. Mais vous connaissez ça parce que vous avez votre côté Dionysos quand ça ne serait que quand vous allez à la fête, que ça vous embêterait si c'était toujours pareil, si vous alliez toujours en classe. Vous avez besoin de vous évader de temps en temps dans quelque chose d'un peu imaginaire. Eh ben !... Oui ! Vous êtes d'accord ? Eh ben, pour les Grecs, dans leur religion, ça c'est Dionysos et heureusement parce que, finalement, ça a abouti, au V^e siècle avant J.-C., au théâtre.

Sheelagh Gilby [extrait BBC – émission « Zig-Zag » / transcription des sous-titres] – Vous êtes tous allés au théâtre, et je suppose que ça vous a plu. Le théâtre est une fête, un endroit excitant. Comme tant de choses dans notre vie, il a été inventé par les Grecs. Voici l'aspect d'un théâtre des origines. C'est un théâtre grec antique. Comme vous voyez, il n'a pas de toit. Le temps est si beau en Grèce qu'on fait beaucoup de choses dehors. Vous voyez aussi comme il est grand. Le théâtre d'Epidaure a 15'000 places. Plus qu'aucun théâtre d'Angleterre. Toutes les écoles de votre quartier s'y caseraient sans peine. Certains sièges avaient des dossiers : c'étaient ceux des notables. Les voici. Mais le public ordinaire était perché sur ces gradins. Ils devaient avoir des coussins, car le spectacle durait un jour. Sauf si le derrière grec était remarquablement endurci, ils en avaient besoin. Les sièges manquaient de confort, mais on voyait très bien.

Oswyn Murray [transcription des sous-titres] – N'oublions pas que les Athéniens, quand ils allaient au théâtre et restaient assis toute une journée, sur ces pentes, avaient vu, de ces sièges, le sacrifice de 40 ou 50 taureaux, qu'on avait débités devant eux et répartis entre tous. Ils avaient mangé ces taureaux, ou ces vaches, pour l'occasion, bu le vin de Dionysos. Le lendemain, avec la gueule de bois, ayant dormi dans les rues, ils venaient voir la tragédie. Et là, ils voyaient, au lieu d'un sacrifice animal, ce qui était, au fond, un sacrifice humain : celui d'un homme qui représentait la ville, qui était un roi, symbole de la ville... Il est très difficile pour nous de comprendre le lien entre créativité et représentation dans la littérature grecque sans les restituer dans leur contexte rituel et social.

Jean-Pierre Vernant [visite guidée d'une classe, Lyon, 1987] – Finalement, c'est l'histoire de ce pauvre personnage qui s'appelle Penthée¹, et qui est d'ailleurs lui-même le parent, d'une certaine façon, de Dionysos, finalement, il sera lui-même, comme les animaux que vous voyez là, mis en pièce, et on verra sur la scène sa mère avec la tête de Penthée, qui est le chef de l'État, qui est le patron, qui est un type avec qui on ne plaisante pas, on ne badine pas, il a l'idée que la discipline c'est la discipline, que l'autre il faut le flanquer dehors, alors il va apparaître... on voit apparaître sa mère, Agavé, avec sur son thyrses, ici, piquée sur le thyrses, la tête de son fils et comme elle, elle a été prise dans le jeu de Dionysos, c'est à dire qu'elle est en état de délire, elle croit que c'est une petite tête de lion ou de taureau, et elle dit :

¹ Euripide, *Les Bacchantes*, tragédie produite en 405 av. J.C.

« Regardez ! Admirez la belle chasse que j'ai faite ! » Et alors, peu à peu, elle revient à elle, elle reprend ses esprits et elle s'aperçoit que celui qu'elle croit avoir tué n'est pas une bête, elle se dit : « Regardez, la magnifique chasse que j'ai faite ! », que c'est son propre fils, le chef de l'État, et toutes les cités qui ont refusé de faire cette part à une certaine folie, à l'autre aussi, à l'étranger, parce que Dionysos, c'est... il est la fois différent et étranger, ceux qui refusent de lui faire cette part, eh bien, c'est en eux que la folie s'installe, mais une folie qui est alors une folie sans issue et ils sont finalement détruit par les dieux.

Alexis Minotis [transcription des sous-titres] – Le drame antique est un privilège que nous avons hérité des anciens Grecs, mais c'est aussi une responsabilité, car si nous, artistes grecs, ne pouvons faire revivre ce matériel, qui d'autre le fera ?

[**extrait d'une de ses interviews antérieur (cf. Mysoginie)**] – Nous ne trouvons pas les classiques étouffants, au contraire. Ils contiennent, en plus d'une grande poésie, une grande modernité d'un point de vue formel. La tragédie grecque, quant à la forme, est bien plus moderne que les adaptations actuelles de thèmes antiques comme celles de Cocteau, Grillparzer ou Hofmannsthal.

Je pense que nous, les Grecs, pouvons mieux faire ce travail, car nous avons les qualités : d'abord l'héritage, c'est-à-dire que notre tempérament est méditerranéen, tout comme l'est notre lucidité dans la tragédie. Il n'y a pas de mysticisme. Nous parlons le grec ancien à notre insu : en phonologie, nous avons le long et le bref. Sur un plan phonologique, nous avons la même langue, le même matériel phonétique. Nous avons le climat et les théâtres anciens, ce qui est inestimable. Ces qualités dont nous disposons, qui nous sont offertes par l'histoire et la nature, les autres ne les ont pas, ne peuvent les acquérir, et ils se trompent toujours.

[**extrait de Médée de Yukio Ninagawa / transcription des sous-titres**] – *Il cria comme une bête, la pris dans ses bras, et la couvrit de baisers. Mais alors, la longue robe de la princesse tend plusieurs bras au seigneur, comme un lierre enlaçant le laurier, saisis ses chairs. Le seigneur la tire vers sa poitrine, la fille la retire plus fort, et chaque fois les chairs sont arrachées des os. Puis la flamme brûle le précieux costume du seigneur, le sang, la chair brûlée remplissent l'air d'une odeur si forte que ceux d'alentour se jettent par terre... Ainsi le seigneur à bout de force et d'esprit, sur le corps de sa fille, rendit le souffle. Ce que vous devrez faire désormais, je n'ai pas besoin de vous le dire. Ce récit épouvantable, vous l'écoutez en souriant... Votre cœur est si fort. Simplement je voudrais vous dire ceci : pour l'éternité, personne n'est heureux. Il y a des chanceux. Ils sont certes plus heureux que les malchanceux, mais même leur bonheur, rien n'en garantit la durée.*

Alexis Minotis [transcription des sous-titres] – Les Japonais sont très intelligents, on le sait, dans tous les domaines, aussi bien technologique qu'esthétique et artistique. Ils ont copié, scrupuleusement, le cérémonial des chœurs comme nous le pratiquons.

[**extrait de Médée de Yukio Ninagawa / transcription des sous-titres**] – *Ô pauvre main ! Forte d'esprit, prends un glaive. Saisis-le bien, et dans l'aube de ce jour amer avance vers l'ouverture. Le cœur faible ne doit pas penser aux enfants chéris. Seul, de haine du mari traître, il doit bouillir. Seulement pour un jour oublie tes enfants chéris. Plus tard, je crierai, pleurerai et pourrai me lamenter de leur mort. Ce n'est pas par haine que je les tuerai. Même si je les tue, ils restent mes enfants chéris. Puisque je dois vous tuer, pour cette raison même, d'autant plus pitoyables vous êtes... Ô malheureuse ! Une mère si misérable, nulle part dans le monde n'a jamais existé...*

Melina Mercouri – Ce qui me frappe le plus, c'est ce rapport qui lie la tragédie grecque avec la culture japonaise. Vous avez senti et l'universalité de ce caractère de Médée. J'espère que ce peuple ici, la Grèce, vous a fait un triomphe ce soir. [transcription des sous-titres] Nous sommes si heureux vous soyez ici. Nous avons appris de vous bien des choses ce soir.

Oswyn Murray [transcription des sous-titres] – À bien des égards, la littérature grecque possédait ce caractère éphémère qui est aussi celui de la télévision pour la plupart d'entre nous : nous regardons un soir, nous y pensons, et puis ça sort de notre vie. De même, ce n'est qu'à la fin de l'âge classique, que les tragédies ont été rejouées. Une seule représentation, et la réputation d'un homme, d'un chœurs était faite ; la réputation du metteur en scène se faisait en cette occasion. Et pourtant ils ont œuvré pour l'éternité...

[titre] « prochain épisode / PHILOSOPHIE / ou / le Triomphe de la Chouette »